

Valery LARBAUD

Fermina Márquez

Mon chemin vers ce livre : la journée « bouquinistes » de l'île d'Aix.

LARBAUD, Valery, *Fermina Márquez*. (1911). Paris. Gallimard, Folio. 2022. 156 pages.

Fermina Márquez est le livre céléberrime de Valery Larbaud (1881-1957), qui marque son entrée en littérature, en 1911, deux ans avant *le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier (1886-1914).

Le narrateur, ancien élève du collège Saint-Augustin (annexe du collège Sainte-Barbe à Fontenay-aux-Roses, ndlr) dont nous ne saurons jamais le nom, se souvient et fait son récit à la troisième personne, avec parfois, rarement, un « je » ou un « nous ». Ce collège accueillait beaucoup d'élèves étrangers, « exotiques (Orientaux, Persans, Siamois) », mais « l'élite » (p. 10) était issue de riches familles sud-américaines. Il raconte l'événement que fut l'arrivée au collège du jeune Pablo Márquez, fils d'un banquier colombien en classe de cinquième, pour lequel sa famille avait obtenu l'autorisation de la présence quotidienne, après les cours, de ses deux sœurs, Pilar âgée de 13 ans et surtout « Fermina-Ferminita-elle » âgée de 16 ans, accompagnées d'une tante créole d'une quarantaine d'années, Mama Doloré. Entre ces jeunes gens en pleine révolution glandulaire, Santos et Demoiselle « le nègre », qui fuyaient ensemble, le soir, pour aller faire la bringue à Paris, auxquels s'ajoute Joanny, plus jeune, on se demande qui l'emportera.

Fermina Márquez est un livre qui s'attarde sur cette période de transition qu'est la sortie de l'enfance, la révolution glandulaire, lorsque la sexualité et le désir s'éveillent, à une époque, peu éloignée de celle où Frédéric disait à madame Arnoux : « Madame, la vue de votre pied me trouble » (*in* Flaubert, *l'Éducation sentimentale*).

Citations

« Nous étions une bande d'effrontés, de jeunes hommes roués (entre seize et dix-neuf ans) qui mettions un point d'honneur à tout oser en fait d'indiscipline et d'insolence. » (p.10-11)

« Il y avait, près de la serre, un emplacement aménagé pour le tennis. C'était un jeu de filles, que nous méprisions, « un jeu de Yankees ». Pour plaire à Fermina, Santos et Demoiselle mirent le tennis à l'honneur. (...) Fermina Márquez s'animait beaucoup en jouant ; sa force et son agilité étaient admirables ; en même temps elle savait garder une noblesse et une majesté d'allure que les mouvements les plus rapides ne troublaient pas. On portait alors des manches larges et ouvertes ; chaque fois que la jeune fille levait le bras, sa manche tombait, glissait peu à peu jusqu'au-delà du coude. Je m'étonne encore qu'elle ne sentît pas tous nos regards curieux et avides collés pour ainsi dire à son bras nu. » p. 20

« La première journée, à elle seule, fut belle comme une aventure, et si fiévreuse, et si gaie, si gaie surtout, que le soir Joanny était plein de cette tristesse lourde et vague qui vient terminer les journées de fête, ou les parties de campagne, lorsque, tout un après-midi, on a trop plaisanté et trop ri. Il était sorti de lui-même pendant quelques brillantes heures, et maintenant il rentrait dans son âme comme un homme, revenant la nuit d'un théâtre, rentre dans sa maison obscure et vide. » p.64-65